

VII

Blidah.



VII

Blidah.

Une ville parfumée. — Les orangeries de Blidah. — Le bois sacré. — Un pèlerinage de femmes arabes. — Le cimetière de Sidi-Ahmed-el-Kebir. — Les gorges de la Chiffa.

Blidah, 8 avril.

*L'étranger l'appelle une petite ville (Blidah),
Et moi, Blidien, je l'appelle une petite rose (ouridah) !*

disait Mohammed-ben-Yussef en parlant de Blidah, et la jolie cité mérite vraiment d'être comparée à la reine des fleurs. Elle en a le charme, l'éclat et le parfum.

La continuelle exhalaison des orangeries qui l'entourent lui fait une atmosphère embaumée. L'air qu'on respire dans la ville et ses environs est imprégné de senteurs subtiles et pénétrantes.

De véritables forêts d'orangers annoncent l'approche de Blidah au voyageur qui vient d'Alger. La ville, tapie au pied d'un contrefort de l'Atlas, à la lisière méridionale de la plaine de la Mitidja, est distante de plus d'un kilomètre de la gare. Une avenue de platanes y conduit; la porte Bab-el-Sebt franchie, les orangers remplacent les platanes et ce magnifique boulevard traverse la ville dans toute sa longueur ou à peu près. Les uns, tout blancs de fleurs épanouies, exhalent un parfum délicieux, qui, le soir devient capiteux au point d'en être presque désagréable, tandis que les autres, chargés de fruits mûrs, font avec les premiers le plus curieux des contrastes. Souvent le même arbre, la même branche, le même rameau portent à la fois la fleur et le fruit.

Dans l'enceinte même de la ville il y a beaucoup de verdure et çà et là des jardins d'orangers. Une

belle avenue de caroubiers et de platanes, court tout le long des murs de la cité. Le climat est très doux, l'air est salubre. La vue s'étend au loin sur la plaine de la Mitidja. A l'horizon, les pentes douces du Sahel et sur une crête, dans le lointain, le Tombeau de la Chrétienne, qu'on voit à d'énormes distances. Mais la « petite rose » parfumée est aussi Blidah la « courtisane, » et la population de cette ville passe pour avoir des mœurs extrêmement faciles.

* * *

A quelque trois ou quatre cents mètres de la ville, au sud-ouest, se trouve le jardin des Oliviers ou bois sacré de Blidah. ainsi nommé des koubbas, ou tombeaux de marabouts, c'est-à-dire de saints de l'Islam qui s'y trouvent. C'est un lieu charmant et propre à la rêverie. A l'ombre de grands oliviers, cinq ou six fois séculaires, deux koubbas, l'une toute blanche, sans aucun ornement, l'autre élégamment décorée de colonnettes torsées et d'un revêtement de faïences colorées, fort dégradées et qui s'en vont

morceau par morceau, évoquent le souvenir des siècles disparus.

Quelques oliviers peut-être millénaires, à coup sûr des vétérans parmi les plus vieux de ces arbres séculaires, paraissent dépérir lentement. Leur tronc vide et rugueux a cet air lamentable des ruines qui inspire la pitié. D'étranges nodosités en garnissent la base énorme; on voit le jour à travers leur écorce trouée et déchiquetée. Ces squelettes d'arbres projettent vers le ciel des branches gigantesques et d'immenses rameaux qui portent encore une vigoureuse frondaison. Des glycines, au tronc gros comme une jambe d'homme, les enlacent de leurs replis et mêlent au pâle feuillage de l'olivier les grappes lilas de leurs fleurs odorantes. Des lierres puissants grimpent au flanc des arbres morts. J'ai vu le bois sacré par une chaude après-midi d'avril, le jour de mon arrivée à Blidah; j'y suis retourné hier au coucher du soleil à la veille de quitter la ville parfumée. Il y règne un calme indicible. On voudrait y planter sa tente et y suivre le cours paisible de sa rêverie;

malheureusement les oliviers chargés d'années ne s'y renouvellent pas. Ils dépérissent et le jour viendra où le bois sacré ne sera plus qu'un souvenir.

* * *

Nous avons remonté la vallée de l'Oued-el-Kebir, la « grande rivière », qui n'est, malgré son nom, qu'un petit torrent, jusqu'au cimetière musulman où se trouve la tombe de Sidi Ahmed-el-Kebir. Ce marabout est l'objet d'un pèlerinage fréquenté. C'était un vendredi, le deuxième depuis la fin du Ramadan, et c'est par milliers que nous avons rencontré sur la route les femmes arabes allant au cimetière ou surtout qui en revenaient. Le vendredi précédent, les hommes avaient fait ce pèlerinage : c'était aujourd'hui le tour des femmes. Il y en avait de tout âge et de toute condition : les unes, le plus grand nombre, à pied, les autres en voitures. De grands breacks en transportaient jusqu'à seize ou dix-huit à la fois. De ma vie, je n'ai vu autant de femmes musulmanes en un jour.

La route s'engage dans un ravin fort pittoresque. L'oued coule tantôt sur un lit de sable ou de gravier, tantôt à travers de gros blocs de rochers. Çà et là des lauriers roses qui doivent offrir le plus joli coup d'œil à l'époque de leur floraison. A deux kilomètres ou davantage de Blidah se trouve le cimetière. Quinze cents ou deux mille femmes sont groupées devant l'entrée, et c'est un pépiement, si je puis ainsi dire, une succession de *you-you*, l'exclamation favorite des femmes, à n'en plus finir.

Nous suivons un sentier étroit et montant et pénétrons dans le champ du repos. Les cimetières musulmans n'ont pas l'air triste et morose des cimetières chrétiens. De fait, ce sont des lieux de plaisance où les femmes se réunissent volontiers le vendredi. C'est avec le bain maure le seul lieu de distraction légitime de leur vie cloîtrée. Des caroubiers, de grands oliviers, des peupliers-trembles ombragent le fond de l'enclos gazonné. Les tombes arabes, à l'exception de celles qui sont dans les mosquées, sont toujours très simples. Deux pierres

plates dressées suffisent parfois à indiquer l'une la tête, l'autre les pieds du mort. En général, c'est un carré long en maçonnerie, avec, à l'une des extrémités, un petit fût de colonne, portant un turban, et à l'autre une dalle debout couverte d'inscriptions. Souvent cette maçonnerie, creusée comme une auge est remplie de terre et diverses plantes y fleurissent. Au cimetière d'El-Katar, à Alger, ce sont surtout des fèves, ici des géraniums. Enfin, presque toujours, on voit à l'une des extrémités de la tombe, sinon aux deux, un petit trou circulaire, sorte de godet, taillé dans la pierre, pour recevoir l'eau de la pluie, et permettre aux oiseaux du ciel de s'y désaltérer. J'ai retrouvé cette coutume touchante dans tous les cimetières musulmans de l'Algérie.

Beaucoup de débris de victuailles sur et entre les tombes ; des écorces d'oranges jonchent partout l'herbe foulée, car les femmes en pèlerinage ont pique-niqué depuis le matin au cimetière. Installées sur des tombes servant à la fois de sièges et de ta-

bles, leurs grands haïks suspendus aux branches des oliviers, quelques femmes festoyaient gaiement, mangeant des pâtisseries lorsque nous sommes arrivés. Ce fut un émoi général. Adieu les soubrevestes de soie rose, les larges pantalons brochés d'or ou d'argent, les visages à l'ovale fin et régulier, tout disparut sous les grands voiles dont les femmes s'étaient débarrassées, se croyant à l'abri des regards indiscrets. Rien de curieux comme ces fantômes blancs, emmitoufflés dans leurs haïks, le visage couvert au point de ne laisser souvent voir qu'un seul œil au regard avivé par le kohl et à l'orbite agrandie par un trait d'antimoine. Cette visite au cimetière d'Ahmed-el-Kebir, par un jour de pèlerinage féminin, restera pour moi l'un des plus curieux souvenirs de mon voyage en Algérie.

* * *

La pluie froide qui est tombée avant-hier, fine et serrée, pendant une partie de la journée nous a fait prolonger de vingt-quatre heures notre séjour à

Blidah, et je m'en félicite, car nous avons pu visiter ainsi, d'une façon beaucoup trop sommaire d'ailleurs, les gorges de la Chiffa, qui méritent leur réputation.

Le ruisseau des Singes, but habituel des excursions des touristes, se jette dans l'oued Chiffa, à seize kilomètres de Blidah. On sort de la ville par la porte Bab-el-Sebt ; la route, qui forme une splendide avenue ombragée de hauts platanes, traverse de vastes orangeries dont le parfum suave et pénétrant embaume l'atmosphère, se dirige à l'ouest, se rapproche bientôt des contreforts du Petit-Atlas et franchit successivement l'Oued-el-Kebir et l'oued Chiffa. On laisse à droite le village de la Chiffa pour côtoyer l'oued de ce nom en se dirigeant droit au sud, et l'on ne tarde pas à entrer dans la profonde coupure de l'Atlas, où le torrent a creusé son lit dans les rochers. Au moment de pénétrer dans la gorge, on jouit d'un magnifique coup d'œil sur la vaste et fertile plaine de la Mitidja, qui se déroule au nord, et sur les pentes verdoyantes du Sahel, et l'on entrevoit la mer sur un point.

Les gorges de la Chiffa, pittoresques et grandioses, rappellent maints passages de montagne de la Suisse. Une route excellente, admirablement établie, les traverse dans toute leur longueur — cinq lieues — et conduit à Medea et à Berrouaghia. La ligne de chemin de fer qui aboutit à cette dernière localité les parcourt aussi et passe à travers de nombreux tunnels. Le torrent bondit en écumant parfois à une grande profondeur au-dessous de la route. Les flancs de la montagne sont boisés d'oliviers sauvages, de caroubiers, de pins, de chênes-zéens qui donnent encore asile à des singes — j'en ai vu deux qui gambadaient sur les branches à quarante pas de la route. Au surplus, le touriste qui n'aura pas eu l'heur d'en rencontrer pourra se consoler en regardant à l'hôtel du Ruisseau des Singes, une collection de ces animaux brossés en grisaille avec humour par un officier artiste, M. Girardin, qui en a décoré les parois de la salle à manger de l'auberge.



VIII

De Blidah à Oran.